

ABONNEMENT.

A QUÉBEC :  
12 mois, 10s.  
6 " 5s.  
3 " 2s-6d.  
payable d'avance.

# L'ORDRE SOCIAL.

ABONNEMENT.

A LA CAMPAGNE :  
12 mois, 7s-6d.  
outré les frais de  
Poste.  
payable d'avance.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, AGRICOLE ET DE TEMPERANCE.

C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde.—*Ryancey*

BUREAU DE REDACTION,  
No. 5, Rue des Jardins.

QUÉBEC, JEUDI, 21 NOVEMBRE, 1850.

BUREAU DE REDACTION  
No 5, Rue des Jardins.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO.

**Littérature.**—Les Enfants de Dieu.—**Morale.**—Oeuvres posthume de Simon de Nantua, (suite.)  
—**Etudes Historiques.**—Souvenirs et impressions de voyage, par le vicomte Walsh, (suite.)  
—La peau d'Ours, souvenirs des bords de la Sabine; —**Chronique Politique.**—Nouvelles locales; faits divers, &c, &c.

## LITTÉRATURE.

### Les Enfants de Dieu.

(Fait historique)

I.

GAFFORI.

La Corse, ce pays que Strabon et Sénèque ont tant calomnié, mais auquel Diodore de Sicile a rendu plus de justice, a su principalement conquérir l'estime des modernes. On a reconnu que le sentiment du juste et de l'injuste était inné chez ses habitants et les grandes actions de ses héros ont été recueillies avec une sympathique admiration. Le fait qu'on va lire est un de ces traits caractéristiques qui marquent et font époque dans l'histoire d'une nation.

C'était en 1746, au milieu du travail de rénovation générale qui remuait à cette époque le monde civilisé. Deux nations que leur position géographique et leur caractère respectif engageaient depuis longtemps dans une sourde rivalité, offraient le spectacle d'une lutte dont les vicissitudes et les proportions gigantesques auraient été dignes d'inspirer à quelque nouvel Homère une longue et brillante épopée.

La Corse, comme tous les pays qui veulent conquérir leur indépendance, avait cherché son salut dans l'élection de chefs dont le patriotisme sincère et la valeur éprouvée devaient être pour elle de véritables gages de succès. Les choix tombèrent sur les plus dignes. Nous ne nous occuperons ici que de celui qui fait le sujet de cette courte histoire, c'est-à-dire de l'héroïque Gaffori, dont le nom est encore aujourd'hui l'objet d'un culte religieux dans le cœur des fidèles montagnards.

Gènes pesait donc de tout le poids de sa domination despotique sur cette généreuse Corse, dont la destinée semble avoir été, dans tous les temps, de soutenir contre l'ambitieuse avidité de ses voisins, les droits de sa nationalité et de son existence politique.

Epuisée d'hommes et d'argent, la Corse ne perdait pas courage. Les offrandes publiques abon-

daient, les soldats, demi-nus, couraient aux armes, et les officiers partageaient avec ces derniers le peu de ressources qui leur restaient. Ses tyrans n'avaient point d'armée pareille, et une guerre, à propos des querelles ou de prétentions royales, n'a jamais produit de tels miracles. Pour qu'une nation puisse accomplir ces prodiges, il faut une force morale surhumaine, et cette force ne saurait résulter que d'une volonté ferme de conquérir son indépendance et de la passion de la liberté.

Les *Protecteurs de la Patrie* (car c'était ainsi qu'on appelait les élus du peuple corse), les protecteurs de la patrie, disons-nous, avaient résolu une expédition décisive. On devait attaquer l'ennemi de divers côtés à la fois, et Gaffori, natif de Corté, où les Génois venaient d'établir une formidable défense, avait sollicité la faveur de se charger de cette importante partie de la campagne.

La demande de Gaffori lui fut accordée.

Alors il y eut comme une fête dans le camp des Corses, fête grave, austère, et dont les signes caractéristiques furent la prière et le recueillement. C'était le lendemain que devait avoir lieu l'attaque. Pendant ce jour on fit tous les préparatifs d'un combat, dont les conséquences, en cas de victoire ou de défaite, devaient être incalculables.

Gaffori passa la revue de ses troupes. Si la tenue de ses soldats n'était pas des plus brillantes, leurs dispositions rachetaient amplement ce défaut. La bravoure, l'impatience de combattre et le dévouement à la patrie, faisaient battre tous les cœurs et respiraient sur tous les visages.

La ville de Corté était depuis assez longtemps au pouvoir des Génois, qui y exerçaient ce despotisme intolérable, conséquence forcée de toute domination étrangère. Les dénonciations, les exécutions s'y succédaient avec une rapidité inouïe, et les excès de tous genres y avaient été portés à ce point que plusieurs familles des plus importantes s'étaient déjà décidées à émigrer, ne trouvant plus dans leurs foyers de suffisantes garanties de sécurité ou de protection. Mais cette désertion, qui menaçait de devenir générale, avait été arrêtée dès le principe. Le commandant génois, qui ne voulait pas régner sur une ville inhabitée, avait pris des mesures sévères pour ôter à ce mouvement le caractère d'une imposante simultanéité. Les portes furent gardées avec une vigilance soutenue, et il ne fut plus permis à personne de sortir, à moins d'y être autorisé par un sauf-conduit signé des autorités supérieures ou du gouverneur lui-même, quand il s'agissait d'un habitant notable, soit par ses richesses, soit par sa position. Un double intérêt stimulait le comte Gaffori. Sa famille habitait Corté, et en travaillant à l'affranchissement de sa patrie, il avait également